

# L'homme aux pommes de terre

Autor(en): **Marco de Saint-Hilaire, E.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **17 (1879)**

Heft 39

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-185351>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

**Boutades.**

C'était dans l'après-midi de dimanche, au village de Penthaz. Le défilé était terminé et les troupes venaient de rentrer dans leurs cantonnements. Quelques soldats, qui avaient hâte de se restaurer et qui n'avaient rien mangé depuis de longues heures, s'adressèrent à une paysanne : « Que pourriez-vous nous servir, bourgeoise? Nous avons les souris au ventre... Voyons, quoi que ce soit, pourvu que ça ne tarde pas trop : du jambon, du saucisson... »

— Impossible, interrompit la paysanne, tout mon salé a été vendu cette semaine.

— Eh bien, qu'auriez-vous d'autre ?

— Je ne sais trop quoi... une poule, peut-être.

— Va pour une poule, bravo ! s'écrièrent-ils ; mais dans combien de temps ?

— Ma foi, mes braves gens... pour la déplumer, il faut bien vingt minutes ;... pour la cuire... trois bonnes heures.

Vous voyez d'ici la mine de ces pauvres soldats !

Outre l'accident arrivé au carabinier dont nous avons parlé, lors de la prise des travaux fortifiés d'Acens, le bruit a couru qu'on avait entendu siffler plusieurs balles et qu'on en avait même trouvé dans quelques gibernes. Calino nous affirme que les projectiles qui ont donné lieu à ces suppositions n'étaient pas des balles, mais qu'après un examen attentif, il a été reconnu qu'on avait affaire à des raisins de la contrée, ce qui n'est guère rassurant quant à la qualité du vin de 1879.

Il était bien difficile aux gourmets de se procurer une bouteille de bon vin dans les villages occupés par la 1<sup>re</sup> division. On nous avait cependant affirmé qu'on trouvait de l'excellent Yvorne à l'auberge de \*\*\*. Nous nous empressâmes d'aller constater le fait. La première bouteille était très bonne ; si le vin ne venait pas d'Yvorne, il avait au moins piqué le soleil à Lavaux. La seconde, hélas, n'était, pour le même prix, que du petit nouveau coiffé d'un bouchon.

« Que diantre nous donnez-vous là, patron?... ce n'est plus du même. »

— Bah ! pas possible !... Goûtons voir..... Estiusez-moi, messieurs, ... mais notre cave est tellement sombre que c'est encore bien facile de se tromper.

La chanson suivante faisait les délices des artilleurs genevois :

Malbrough s'en va-t-en guerre...

C'est pas vrai !

On ne sait quand il reviendra.

Tu me dis ça pour m'embêter ;

Tu m'embêtes et tu me fais suer ;

Tu m'embêêêêtes !

L'on entend, dans les champs,

Les accents les plus charmants...

Non Malbrough n'est pas mort

Car il vit encor.

Il reviendra à Pâques...

C'est pas vrai !

Etc., etc.

Près de Boussens, nous regardions à l'aide de jumelles l'officier prussien dont la poitrine était couverte de décorations. Un gamin du village s'approche de nous d'un air timide : « J'aimerais bien guigner !... Est-ce un roi, monsieur ? »

— Non, mon ami ; c'est tout simplement un officier allemand.

— Ah !... fit le gamin en ouvrant de grands yeux, parce que si c'était un roi il serait habillé encore beaucoup plus beau !...

Après les opérations militaires auxquelles nous venons d'assister, l'anecdote suivante, qui nous tombe sous la main, sera sans doute lue avec plaisir :

**L'homme aux pommes de terre.**

Le 5 juillet 1809, veille de la bataille de Wagram, contre son habitude, Napoléon ne dormit pas du tout. Ses aides-de-camp se tenaient debout pour lui garantir les yeux de l'ardeur du feu avec le pan de leurs manteaux ; mais, soit qu'il eût froid, soit que son esprit fût trop occupé des événements qui devaient avoir lieu le lendemain, il voulut tout voir par lui-même, et, revêtu de sa redingote grise, il alla inspecter les bivouacs que sa garde avait formés autour de son quartier. Il partit seul à une heure du matin, par une nuit sombre et pluvieuse.

Arrivé à un des bivouacs où tous les hommes s'étaient endormis auprès d'un feu presque éteint, voyant des pommes de terre qui cuisaient sous la cendre, il lui prit fantaisie d'en manger une, et se mit en devoir de la tirer du feu, à l'aide de son épée. Au même instant, l'un des dormeurs ouvrit les yeux, et, apercevant un individu en train de lui ravir une part de son souper, il lui cria d'un ton brusque, sans cependant bouger de sa place :

— Eh ! dis donc, monsieur *Sans-Gêne* ! si tu voulais bien respecter nos pommes de terre et aller chercher tes comestibles ailleurs !

— Mon camarade, répondit Napoléon en se faisant un *cache-nez* du collet de sa redingote, qu'il releva, j'ai tellement faim que tu me permettras bien d'en prendre une seulement.

— Ah ! c'est différent, passe pour une et même pour deux, puisque tu as de l'appétit ; mais dépêche-toi, et demi-tour à droite, pas accéléré, file !

Comme Napoléon ne se pressait pas d'obéir à l'invitation, le soldat répéta plus vivement encore son commandement, en ajoutant :

— Ne te le fais pas réitérer, car je ne suis pas de bonne humeur pour le moment.

Napoléon n'en continua pas moins à fouiller dans les cendres ; alors le soldat, perdant patience, se leva, s'élança contre le maraudeur, et déjà il l'avait saisi par le collet, lorsqu'il reconnut l'empereur.

Peindre la stupéfaction, la honte et la douleur du grognard serait impossible. Tombant alors aux pieds de Napoléon :

— Mon empereur, lui dit-il en embrassant ses genoux, je suis un brigand ! faites-moi fusiller, j'ai mérité la mort !

— Tais-toi, lui répond Napoléon en lui mettant la main sur la bouche, tu vas réveiller tes camarades qui ont besoin de repos.

— Non, mon empereur, il faut que tout le monde sache que je suis un scélérat, que j'ai osé porter la main sur vous, et que je mérite d'être fusillé...

— Relève-toi, te dis-je, je ne t'en veux pas; c'est moi qui ai eu tort: j'ai été entêté; je n'aurais pas dû toucher à vos pommes de terre.

— Ah! mon empereur! tenez, prenez celle-ci, c'est la plus cuite... non, celle-là, c'est la plus grosse... Ah! misérable que je suis!... Prenez-les toutes, sire.

Et le soldat lui présentait, les unes après les autres, les pommes de terre, qu'il allait chercher, avec ses doigts, au milieu des charbons ardents.

— Tu vas te brûler les mains, malheureux! lui disait Napoléon en cherchant à le relever; garde tes pommes de terre, je n'ai plus faim.

— Oh! sire, voyez comme celle-là est bien rissolée. Je suis un brigand. Pardonnez-moi, mon empereur, pardonnez-moi.

Puis il attirait à lui le pan de la redingote de Napoléon, qu'il couvrait de baisers. Voulant mettre fin à cette scène, qui pouvait devenir fatale à ce soldat si elle avait eu des témoins, Napoléon lui dit d'un ton d'impatience:

— Ah ça! veux-tu bien te taire et me laisser partir, ou je me fâche!

Et lui ayant fait lâcher prise, il ajouta à voix basse:

— Je te pardonne, te dis-je, je ne t'en veux plus; sois tranquille.

Et mettant un doigt sur ses lèvres, il ajouta:

— Mais surtout ne parle de ceci à personne.

\* Cela dit, il s'éloigna et revint à son quartier-général:

Le 6 juillet, à trois heures du matin, il était à cheval et parcourait les terrains en avant du centre de son armée.

— Il s'agit de voir clair dans l'échiquier, avait-il dit à son état-major.

A quatre heures, par le plus beau temps du monde, une forêt de baïonnettes étincelait au soleil dans l'immense plaine de Wagram: une immense artillerie la précédait. Tel était le prélude de cette fameuse bataille où, durant l'action, au dire du général Dupas, une colonne entière d'Autrichiens disparut du champ de bataille sans qu'on pût jamais savoir quel était son sort. Cette large plaine, qui, deux jours auparavant, était couverte de riches moissons, n'était plus, le soir, qu'un horrible charnier, où des cadavres entassés gisaient dans le sang parmi des habitations à demi-consommées. Le carnage fut si grand que le 10, c'est-à-dire quatre jours après la bataille, on ramassait encore, au milieu des blés, des hommes mutilés que leurs blessures n'empêchaient pas de crier: *Vive l'empereur!* Pour sa part, Napoléon s'était exposé avec la témérité d'un soldat, et, au fort de l'action, dans le moment même où on se battait à coups de canon comme on se bat à coups de fusil, quand on fait des feux de peloton, le général Walter, commandant les grenadiers à cheval de la garde, lui avait crié:

— Encore une fois, sire, ce n'est pas ici votre place! Retirez-vous, ou je vous fais enlever par mes grenadiers, et *cofrer* jusqu'à ce soir dans un de mes caissons.

— Il en serait capable, avait dit Napoléon au prince de Neufchâtel, en s'éloignant au pas de son cheval.

(*La fin au prochain numéro.*)

Les journaux annoncent que l'année 1880 verra se produire un fait qui n'arrive que trois fois en cent ans. Le mois de février prochain aura cinq dimanches. Ce cas ne se rencontrera plus avant 1920 et se reproduira en 1948 et 1976. Ce que nous voyons de plus grave dans ce fait, c'est que très probablement le mois de février aura aussi cinq lundis.

Voici, nous écrit un de nos abonnés, une historiette qui peut faire le pendant de celle de l'habituant de Combremont qui parle anglais sans le savoir,

racontée en patois dans votre précédent numéro:

Deux touristes parisiens, faisant une tournée dans l'Oberland, demandèrent à loger dans un chalet. Le Bernois qui l'habitait ne comprit rien à leur langage. Alors un des étrangers inclina fortement sa tête de côté, l'appuya sur sa main et fit semblant de dormir. Notre paysan crut qu'il avait mal aux dents et envoya sa femme chercher le maréchal du hameau, qui était en même temps huissier, maçon, frater-dentiste et accoucheur. Celui-ci vit immédiatement qu'il n'avait rien à faire là et se retira. Enfin, un des Français, impatienté, s'écria:

« Quelles grosses bêtes! »

Les yeux du Bernois s'illuminèrent. Saisissant de ses grosses mains ses deux hôtes par le bras, et les secouant fortement, il leur dit: « *Ia, ia; Gross Bett, Gross Bett!* » (en allemand, grand lit). Puis il les conduisit dans une petite chambre où nos Parisiens, après un moment d'émotion bien justifiée, passèrent tranquillement la nuit.

Ma chère, disait hier un mari à sa femme, il faut absolument faire maison nette et renvoyer tous nos domestiques.

— Que se passe-t-il donc?

— C'est à n'y pas croire, je passais tout à l'heure près de la cuisine et j'ai entendu leur conversation sans qu'ils s'en doutassent. Si tu savais les horreurs qu'ils débitaient sur mon compte et... sur le tien!

— Eh bien?

— Tu comprends que je vais les chasser sur l'heure.

— Garde-t'en bien! Ils iraient répéter ailleurs leurs infamies. J'aime mieux que cela ne sorte pas d'ici.

Le mot de l'énigme publié dans notre précédent numéro est: *Gants*. La prime (un porte-monnaie) a été gagnée par M<sup>me</sup> Emile Payod, à Lausanne.

L. MONNET.

## PAPETERIE L. MONNET

Rue Pépinet, Lausanne

Registres et copies de lettres. — Presses à copier. — En-têtes de lettres et de factures. — Enveloppes avec raison de commerce. — Cartes de visites très soignées et livrées promptement. — Assortiment complet de papiers à lettres pour bureaux. — Papiers à lettres anglais. — Papeteries pour dames. — Serviettes pour écoliers et hommes d'affaires. — Porte-monnaie dit indéchirable.

## PIANOS GARANTIS

J.-S. GUIGNARD et C<sup>e</sup>

32, Grand St-Jean, Lausanne.

Pianos des premières fabriques suisses, françaises et allemandes; pianos système américain à cordes croisées de toute solidité; son magnifique. Pianos d'occasion. — *Vente et location aux conditions les plus avantageuses.*

HARMONIUMS

LAUSANNE. — IMP. HOWARD-DELISLE ET F. REGANEY.